

Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil :

M. BESSIN Louis
Mme LEBARBENCHON Louise
M. LESDOS René
M. LOHIER Emile
Mme MARTIN Aline
M. et Mme PARIS Henri

Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture et la pêche

Au début du siècle, on pouvait dénombrer environ 40 exploitations, en confondant les communes d'Urville-Hague et de Nacqueville (la fusion des deux communes a eu lieu le 1^{er} janvier 1964). Il y en a 8 aujourd'hui. Les plus petites fermes comptaient deux ou trois vaches. La plus grande en avait une vingtaine. Dans toutes les fermes, la principale activité était le lait.

Le lait

La laiterie de Gréville a ouvert ses portes en 1908, ce qui a permis à la plupart des exploitants d'y déposer leur lait.

C'était un grand progrès pour nous. Nous n'avions alors plus à assurer la fabrication et la commercialisation du beurre. Un laitier passait tous les matins pour ramasser le lait avec une voiture à chevaux (le premier camion a fait son apparition dans les années 1923-24). Le lendemain, il remettait les bidons avec, à la place du lait, du *petit lait* (lait écrémé) que l'on utilisait pour nourrir les veaux. Nous achetions le beurre à la laiterie. Nous étions payés tous les mois en allant à Beaumont où venait spécialement le directeur de la laiterie, soit en allant chercher notre dû à la laiterie. Nous étions payés en espèce.

Le cidre

Pratiquement toutes les fermes avaient des pommiers. Une fois écrasées, les pommes étaient empilées sur l'*émaie* (table du pressoir) en couches de 10 cm, entre lesquelles on mettait du *glui* (paille de blé entière), avant de les presser. Le cidre était mis dans de grands tonneaux. Ensuite, une petite partie était mise en bouteille. Pour cela, il fallait que la lune soit décroissante. Le cidre bouché était réservé pour les grandes occasions. Tous les jours, on le tirait du tonneau avec une cruche. La lie restait au fond du tonneau, ce qui gâchait un peu le cidre du fond. Certains le soutiraient donc, c'est-à-dire qu'ils le transvasaient dans un autre tonneau, sans garder la lie.

Pour faire le calva, la *goutte*, nous faisons appel à un bouilleur de cru. Soit il venait à domicile, soit il allait dans un atelier public où nous lui apportions notre cidre. Chaque ferme avait droit à 1 000° d'alcool pur. On appelait le « droit » la quantité de calva que l'on pouvait avoir. Il y avait quelquefois des contrôles mais le bouche à oreille allait souvent plus vite que le contrôleur !

Le cochon

Il y avait très souvent un cochon à la ferme que l'on engraisait puis que l'on tuait.

Pour cela, on passait un nœud coulant autour de la mâchoire supérieure et on l'attachait sur un genre de table basse (souvent une porte décrochée pour l'occasion). L'homme chargé de tuer le cochon devait entortiller sa main avec sa mâchoire pour éviter qu'il ne bouge. Il y avait un endroit très précis de sa gorge où il fallait enfoncer le couteau. On recueillait le sang dans un récipient et on tournait pour éviter qu'il ne coagule. Une fois mort, le cochon était brûlé à l'aide de paille et de fougère que l'on enflammait.

On faisait aussi des *coulènes*, c'est-à-dire des torches de *glui* enflammé pour brûler les endroits difficilement accessibles. Il était ensuite lavé et gratté avec des *grattes* (lames de faux usagées). Puis on l'attachait verticalement pour le vider. On lavait les boyaux à la rivière puis on les coupait en morceaux avant de les retourner comme des chaussettes, en prenant garde de ne pas les percer. Quelquefois, nous tuions le cochon pour le vendre, une fois préparé, au charcutier. Dans ce cas, nous conservions un morceau de foie pour nous.

Les morceaux de cochon étaient ensuite salés puis placés dans des *sinots* (grande terrine) : il y en avait souvent un pour les meilleurs morceaux et un pour les moins bons, comme ceux de la tête, par exemple. Les jambons étaient aussi salés mais, ensuite, ils étaient enveloppés dans un sac de jute puis placés dans la cheminée pour être fumés.

Certains vendaient les petits cochons au marché. Ils étaient vendus pour être engraisés car on ne mangeait pas les cochons petits. Il semblerait que les fermes situées près des laiteries élevaient davantage de cochons car elles pouvaient plus facilement récupérer le *petit lait* pour les nourrir. En plus du *petit lait*, on leur donnait aussi des pommes de terre cuites, des panais et de la farine d'orge.

Les labours

Les labours se sont faits avec des chevaux jusque dans les années 50, quand le tracteur est apparu. Deux ou trois chevaux étaient mis en file indienne pour tirer la charrue. Il fallait donc deux hommes : un pour guider les chevaux et un autre pour tenir la charrue. La charrue réversible a été un premier progrès car elle permettait de faire demi-tour au bout du sillon pratiquement sans arrêter.

Les parcelles étaient petites : en moyenne ½ hectare. Entre les deux guerres, on commençait déjà à engraisser le sol avec des engrais composés et des scories que l'on achetait en sacs de 100 kg.

La fenaison

Le foin était fauché avec une faucheuse attelée à des chevaux, ou bien à la faux pour les petites surfaces. Il était alors rassemblé en *andains* (rangée de foin). On le retournait à la fourche (souvent une fourche en bois) pour qu'il sèche. On pouvait aussi utiliser pour ce travail une faneuse tirée par un cheval. Sur des grandes quantités, la faneuse pouvait soulever les *andains* et les secouer. Quand la pluie menaçait, on formait des *cabots* (petite meule) pour protéger le foin de l'humidité. Avant d'être rentré, le foin était toujours bottelé. Pour cela, beaucoup de main d'œuvre était nécessaire car on bottelait à la main. On pouvait bottelet le foin en *rances* (plusieurs *andains* rassemblés) ou directement au pied du *cabot*.

Les bottes de foin étaient liées avec des *teurques* (lien de foin torsadé) puis rentrés dans les *fenils* (grenier). Un peu avant la seconde guerre est apparue la râteleuse qui servait à ramasser ce qui restait par terre une fois le foin bottelé. La râteleuse pouvait servir aussi à faire des *cabots*.

Les moissons

Le blé était fauché avec une moissonneuse attelée à des chevaux, sauf dans les plus petites fermes où il était encore fauché à la faux. La moissonneuse était en fait la faucheuse à laquelle on avait ajouté un « tablier », qui servait à faire les *gavelles* (brassé de céréales non liée). Le blé (ou l'orge, ou l'avoine) tombait à l'arrière de la moissonneuse dans le « tablier ». Quand la *gavelle* était suffisante, on appuyait sur une pédale pour la faire tomber à terre. Les *gavelles* étaient retournées plusieurs fois selon le temps qu'il faisait, pour qu'elles sèchent. L'avoine et l'orge étaient plus difficiles à sécher.

Ensuite, on faisait des gerbes, composées de deux *gavelles*, liées avec des liens de seigle ou de *ran* (carex, sorte de jonc). Ces liens avaient été préparés à l'avance. Les gerbes étaient ensuite mises en *bonhommes* : quatre gerbes debout et une à l'envers, au dessus, en guise de toit que l'on appelait *coupelaine*. Ainsi, l'eau de pluie glissait sur l'enveloppe du grain au lieu de pénétrer dans l'épi. Une fois sèches, les gerbes étaient rentrées sur des charrettes et placées à l'abri quand il y avait de la place ou bien mises en grandes meules (piles), à proximité de la ferme.

A cette époque de l'entre-deux-guerres s'est faite la transition entre la batteuse entraînée par un manège à chevaux et la batteuse à moteur. La batteuse à moteur était souvent louée par un entrepreneur. Dans les deux cas, les batteries avaient fréquemment lieu dans la cour de la ferme. A la sortie de la batteuse, on récoltait le grain dans de grandes bâches tendues sur le sol. Les « secoueurs » séparaient la paille du grain en secouant. Autour, une quinzaine de « lieurs » récupéraient la paille et confectionnaient des *dierbés* (botte de paille) qu'ils liaient avec des *teurques* ou avec les liens déjà utilisés pour les gerbes. Les batteries nécessitaient beaucoup de main d'œuvre : les hommes de la commune allaient aider tous les jours dans une ferme différente, ceci pendant plusieurs jours.

Pour faire du *glui*, il fallait s'y prendre autrement : on battait les épis de blé à la main sur un *bidet* (tronc couché sur deux X) pour ne pas les abîmer, puis on passait les longues tiges dans une *grage* (râteau fixé au mur) afin de les débarrasser des petits morceaux de paille. Le *glui* était utilisé pour presser le cidre et, plus anciennement, pour faire les toitures en chaume.

Les autres cultures

Pratiquement toutes les cultures étaient destinées à la vie de la ferme : céréales, foin, betteraves... Nous avions tous un potager pour nourrir notre famille. Nous vendions peu de légumes à l'extérieur sauf quelquefois des pommes de terre. Nous cultivions très peu de sarrasin. Pour faire de la bouillie, nous achetions la farine.

La pêche

Il fallait vraiment le vouloir pour être pêcheur à Urville car il n'y avait pas de port ! Les quelques pêcheurs de la commune (cinq ou six à cette époque) mouillaient donc leur bateau en dessous du Hameau Capel, entre le rocher Les Buttes à l'Ouest, les Raz Bannes au Nord et le rochet Ecoule Pot à l'Est. A marée basse, les bateaux paraissaient abrités, mais, à marée haute, quand les rochers étaient recouverts, ils étaient à la merci d'une tempête. Il est alors arrivé que tous les bateaux coulent.

La plupart des pêcheurs possédaient deux bateaux à quille, un petit et un grand, et une annexe qui leur servait à faire l'aller-retour entre le rivage et leur bateau. Cette annexe était une embarcation légère appelée « plate » qu'ils pouvaient porter à deux à l'aide d'un aviron passé en travers. Elle portait le même nom et le même numéro que le bateau principal. La mise à l'eau de l'annexe, dans les rouleaux, était parfois mouvementée. Il fallait prendre les vagues de face sous peine de chavirer.

Souvent, les femmes de pêcheurs élevaient quelques vaches pour compléter leurs revenus. En effet, les pêcheurs ne sortaient pas en mer toute l'année. Ils pratiquaient « la petite pêche », c'est-à-dire qu'ils partaient à la journée, selon les heures de la marée, en restant le long des côtes. Ils naviguaient à la voile et à l'aviron et ne sortaient que lorsque le temps était favorable. A bord, ils ne disposaient d'aucun instrument de navigation et n'avaient aucun moyen de communiquer avec la terre ferme. Néanmoins, les anciens connaissaient très bien les courants, les fonds marins et avaient « leurs » coins favoris. Ils savaient par cœur les horaires des marées et pouvaient prévoir la météo. Ils étaient aussi de bons marins qui maîtrisaient bien la navigation à la voile. Sur la voile, se trouvaient des « ris », petites cordes qui pendaient sur plusieurs rangées et qui indiquaient la force du vent. Si le vent soufflait fort, on « prenait des ris », c'est-à-dire que l'on roulait la voile sur elle-même afin d'en diminuer la surface. Quand il ventait à « trois ris », il ne faisait pas bon travailler en mer !

Les pêcheurs de cette époque ne savaient pas nager. Ils étaient équipés de *chirés* (veste) enduits d'huile et de bottes en cuir, souvent faites sur mesure. Ils n'avaient pas de gilet de sauvetage ou d'équipement de sécurité.

La saison de pêche commençait en février ou en mars, par la pêche à l'étrille, puis à l'araignée. Ils tendaient alors des *claires* (ou *quais* : casiers)) sur les fonds sableux. Puis, à partir de juin, ils pêchaient des homards, avec des *claires* différents munis d'une « gueule » moins large que pour les crabes. Dans les *claires*, ils *bouetaient* (appâter) avec du *vra* (vieille).

Pendant cette période, ils tendaient aussi des *trémails* (sortes de filets) pour prendre du surmulet, du colin, de la gode et du *vra*. Les *trémails* étaient lestés dans le bas par du plomb et leur partie supérieure flottait grâce à des flotteurs en liège que les pêcheurs fabriquaient eux-mêmes. Sur ces flotteurs étaient gravés des signes qui permettaient de reconnaître ses filets. Ces filets étaient assez fragiles. Les pêcheurs les remontaient tous les jours et les mettaient régulièrement à sec, sur la plage pour les « éplucher » et les mettre à

Urville-Nacqueville dans les années 20 et 30

tremper dans du « cachou », un produit qui les protégeait. Il fallait aussi les réparer fréquemment.

Le produit de la pêche était vendu de maisons en maisons, par les pêcheurs eux-mêmes ou par leur femme. Ils pouvaient aussi aller porter leurs poissons et crustacés à Cherbourg, en carriole.

A partir de septembre-octobre, le temps devenait difficile et la pêche moins fructueuse. Les pêcheurs tendaient encore quelques hameçons accrochés à une corde pour attraper des congres et des raies. Puis la saison était finie. Mais ils avaient encore du travail. Ils réparaient leurs filets, fabriquaient des *claiés* avec du saule et de l'osier qu'ils cultivaient. Ils vendaient parfois ces casiers à d'autres pêcheurs.

En novembre et décembre, ils pêchaient parfois du hareng en enfouissant des filets sur le banc de Landemer. Où, quand le temps était à la tempête, ils tendaient des paillots sur la plage afin de pêcher bars et morues.

Le commerce et l'artisanat

Les commerces

- Les commerces fixes

Déjà à cette époque, Urville-Hague et Nacqueville étaient très fréquentées par des touristes et des vacanciers. Beaucoup de Cherbourgeois arrivaient par le tramway dont Urville était le terminus. Plusieurs hôtels accueillait ces visiteurs :

- l'hôtel Renard, près de la plage, à Nacqueville
- l'hôtel Lohier à Urville, qui devint plus tard l'hôtel Lohier Renard
- l'hôtel Noël à Landemer...

De plus, deux hôtels sur le territoire de Gréville étaient un peu considérés comme Urvillais :

- l'hôtel Millet à la limite d'Urville
- l'hôtel des Falaises qui était surtout un salon de thé

Il s'agissait d'hôtels familiaux qui employaient des saisonniers.

Certains de ces hôtels étaient aussi des restaurants. On y mangeait du poisson et des crustacés, et aussi des volailles et d'autres produits du pays. Leurs clients étaient des touristes ou des cherbourgeois huppés, ou bien les propriétaires des résidences secondaires le long de la plage. Nous, les habitants d'Urville et de Nacqueville, nous n'allions jamais au restaurant.

Les hôtels étaient équipés de l'eau courante. L'hôtel Millet avait une dynamo pour l'électricité.

Certains habitants louaient, en été, des pièces de leur maison à des vacanciers.

Le Village Normand, situé sur la place d'Urville, près de la gare du tramway, était un regroupement d'hôtels pour les touristes qui était ouvert toute l'année. Cependant, la période la plus propice au commerce était l'été.

Pour environ 700 habitants (400 à Nacqueville et 300 à Urville), il y avait beaucoup de commerces dans le bourg d'Urville : des boulangeries, des cafés-épicerie, un bazar, une mercerie... A Nacqueville, l'épicerie était au village « La Rivière ».

Les commerçants vivaient uniquement du revenu de leur commerce et faisaient crédit aux clients qui le désiraient. Les jours où il faisait beau, le prix des produits doublait, surtout dans les épicerie.

Urville-Nacqueville dans les années 20 et 30

Les épiciers nous vendaient le beurre à partir de la motte qui provenait de la laiterie Gréville. Le sel, le café, la farine étaient vendus, en vrac, au kilo, le cidre au litre (nous apportions alors notre bouteille pour la remplir au tonneau).

On y trouvait des bonbons, du tabac, des fruits : oranges, pommes, bananes... dans l'épicerie Jourdan d'Urville, il y avait également de la moutarde vendue au détail, du saucisson, du jambon vendu à la tranche, des sabots, des chaussons, parfois du vin. En été, l'épicier vendait jusqu'à 1 800 litres de cidre par semaine !

Quatre de ces épiceries étaient aussi des bistrots.

En tout, il y avait 2 débits de boisson dans le bourg d'Urville et 3 à Nacqueville (à Eudal, un autre face à l'ancienne église de Nacqueville, et un au hameau de la Rivière). Nous y buvions surtout du « café arrosé » (café avec un petit verre de calva) ou du cidre servi dans des *moques*. Quelques personnes y jouaient aux cartes. Peu de femmes allaient au bistrot, c'était assez mal vu.

Il y avait 2 boulangeries. Tout comme les particuliers qui faisaient leur pain, les boulangers chauffaient leur four avec des *piqués* (ajonc) et des fagots de bois. Nous pouvions leur apporter notre farine et en échange, ils nous fournissaient du pain pendant un certain temps.

Nous achetions le pain sous forme de tourtes de 3 ou 6 kilos, de gros pain plié ou rond, et aussi des flûtes qui étaient de longs pains de 3 livres. Occasionnellement, ils préparaient des brioches au beurre. Ils vendaient aussi du charbon, du bois. Parfois, nous pouvions apporter des plats que le boulanger cuisait, dans son four encore chaud, après avoir fait le pain.

La boulangerie de Nacqueville a fermé quelques années avant la seconde guerre.

La mercerie, située près du presbytère d'Urville, vendait des tas de petites choses, utiles pour les couturières.

Egalement près du presbytère d'Urville, il y avait un bazar qui vendait de tout comme par exemple, des articles de pêche et des jeux de plage pour les enfants.

- **Les commerces ambulants**

Un boucher de Querqueville venait deux fois par semaine au Village Normand, ainsi qu'un boulanger de Gréville qui passait deux fois par semaine.

Un épicier de Cherbourg passait chaque mois avec son camion. Une épicière venait en carriole à cheval.

Un homme venait vendre des produits d'épicerie et du café Caiffa qu'il transportait dans un petit chariot tiré par un chien.

Des vendeurs de peaux de lapins ou de taupes passaient aussi pour nous acheter les peaux que l'on récupérées.

Les artisans

Il y avait quatre couturières, des repasseuses, des blanchisseuses, des lessivières.

Certaines couturières travaillaient dans leur propre atelier et avaient des employées. Elles pouvaient confectionner, entre autres, les robes de mariées. D'autres se déplaçaient au domicile de leurs clients et travaillaient à la journée au raccommodage du linge de la famille.

Le travail principal des repasseuses était de tuyauter les *bounettes*, genre de coiffes que portaient beaucoup de nos grands-mères.

Plusieurs lessivières allaient laver le linge dans les hôtels et aussi chez les particuliers.

A Nacqueville, à la limite d'Urville, il y avait un atelier familial de forgerons qui ferraient tous les chevaux des deux communes. Nous profitions souvent d'une journée pluvieuse, peu propice aux travaux des champs, pour aller y faire ferrer nos chevaux. C'est pourquoi il fallait souvent attendre son tour. Ces forgerons fabriquaient et entretenaient aussi les outils coupants : haches, serpes... Ils cerclaient avec des bandages de fer les roues des véhicules à chevaux : tombereaux, charrettes, carriole, et aussi les roues de brouettes.

Le charron habitait face au forgeron à Urville. Il fabriquait et réparait les charrettes et les tombereaux, ainsi que les barrières, les brouettes, les roues de voiture en bois...

Il y avait aussi un atelier de menuiserie à Urville qui employait 2 ou 3 ouvriers et des apprentis pour la fabrication et l'entretien des charpentes, barrières, tables, portes, casiers pour la pêche...

Trois autres menuisiers travaillaient individuellement chacun dans leur atelier.

Il y avait aussi un maçon qui avait deux ou trois ouvriers.

Un électricien, venu de Paris, s'est établi à Urville en 1932. Il faisait des installations électriques bien que l'électricité ne soit arrivée que 2 ou 3 ans plus tard. Il vendait également des postes de TSF.

Les autres activités

Le bureau de poste était situé sur Nacqueville, à 150 mètres d'Urville. Cependant, pendant quelques années et après la guerre de 1914-1918, il y eut un receveur à Urville.

Egalement pendant quelques années et après la guerre de 1914-1918, il y a eu un médecin à Nacqueville.

Un orphelinat, tenu par des sœurs de Saint Vincent de Paul, était installé dans des bâtiments appartenant au château de Nacqueville, près de l'église.

Urville-Nacqueville dans les années 20 et 30

Un couvent, situé près de l'église d'Urville, abritait des religieuses gardes-malades qui étaient appelées pour soigner de longues maladies et les femmes en couche.

Le tramway avait son terminus à Nacqueville. Malgré cela, la gare s'appelait « gare d'Urville ». Le tramway circulait les dimanches et jours de marché à Cherbourg, et tous les jours en été. Nous le prenions pour aller faire nos achats à Cherbourg.

La vie quotidienne

La maison

Dans nos maisons, le sol était en général en ciment. Mais certaines maisons avaient encore un sol en terre battue.

Nous vivions beaucoup dans la cuisine, qui était la pièce principale. Quand il y avait une salle à manger, elle ne servait que lors des repas de famille.

Nos lits étaient composés d'un sommier à ressort et d'un matelas en laine de mouton. Dans les familles modestes, on dormait encore sur des paillasses remplies de balle d'avoine ou de paille. Les couvertures étaient en laine et piquées : cela donnait un aspect matelassé. Il y avait aussi des lits de plume : des oreillers et des édredons remplis de plumes qui nous tenaient bien chaud.

Pour cuisiner, nous utilisions la cheminée ou un fourneau, quand il y en avait un. Pour utiliser le fourneau, il fallait scier le bois très court, c'était alors plus pratique de mettre les grosses bûches dans la cheminée. Nous allumions la cheminée tous les jours car elle servait à la fois pour la cuisine et pour le chauffage. Nous allions couper du bois nous même ou, plus tard, nous confiions ce travail à un entrepreneur qui venait et sciait du bois pour l'année. Les *piqués* servaient à allumer les fours à pain.

Nos maisons étaient chauffées seulement au rez-de-chaussée. Les pièces à l'étage n'étaient pas du tout chauffées. Quand nous avions froid, nous placions dans nos lits une bouillotte ou bien un galet ou une brique chauffés et enveloppés dans un journal.

Nous nous éclairions grâce à des lampes à pétrole fonctionnant avec un bec « Matador ». C'était déjà un progrès par rapport aux bougies et aux lampes Pigeon (petites lampes à huile en cuivre). Pour aller dans les étables, nous utilisions des lampes tempêtes. Ces lampes à pétrole étaient accrochées au mur pour éclairer la pièce, ou bien posées sur la table quand on lisait le journal ou quand on brodait.

L'électricité est arrivée vers 1939. Un électricien, arrivé de Paris, s'est installé à Urville. L'entreprise d'électricité faisait traîner les poteaux électriques par des chevaux. Les premières installations étaient faites deux ou trois ans avant que l'électricité n'arrive dans les communes. Dans le bourg, l'électricité est arrivée bien plus tôt.

Une famille d'Urville faisait sa propre électricité en utilisant l'infrastructure d'un ancien moulin à eau et une dynamo : un ami charpentier leur a fait une roue hydraulique en bois, puis ils ont fait un petit canal en béton sur 200 m pour amener l'eau sur la roue. Grâce à ce système et sa force motrice, ils pouvaient aussi broyer les pommes, aiguiser les lames, écraser le grain.

Pour nous laver, nous allions chercher de l'eau à la fontaine ou au puits, quand il y en avait un. Nous faisons donc attention à ne pas la gaspiller. Pour tous les jours, nous utilisons une cuvette. Pour nous laver en entier, nous chauffons de l'eau et nous lavons dans une lessiveuse. Les hommes se rasaient avec un « coupe-chou » qu'ils aiguisaient sur une lanière de cuir. L'eau sous pression a été installée dans le bourg vers 1942.

Les repas

Au petit déjeuner, les femmes buvaient du café au lait et les hommes prenaient surtout de la soupe. Avant d'aller travailler aux champs, ils mangeaient en plus du cidre, un œuf, du pain, du café et du calva. Ils emmenaient aussi une collation pour la matinée : un casse-croûte, du cidre...

Le repas du midi était constitué d'un seul plat, souvent des légumes. Nous mangions en effet rarement de la viande, à cette époque. Nous allions très rarement chez le boucher. Par contre, nous consommions du lard salé, surtout en hiver. Il était conservé dans des *sinots* (grande terrine) De plus, nous avions tous une basse-cour qui nous permettait de manger beaucoup de lapin, parfois du canard le dimanche ou bien de la poule.

Par contre, le vendredi était « maigre ». Nous mangions donc du poisson, des œufs, des *févettes* (sorte de fèves), des harengs que l'on fumait dans la cheminée ou que l'on salait. Nous préparions aussi parfois de la bouillie de sarrasin ou des crêpes.

Nous, les jeunes, si nous avons encore faim, nous mangions du pain avec de la confiture.

L'après-midi, on faisait une collation comme le matin.

Le soir, tout le monde mangeait de la soupe et un morceau de pain. La soupe était préparée tous les jours ou tous les deux jours et toujours additionnée de graisse. Nous faisons nous-même la graisse avec du suif de bœuf et des légumes qui cuisait pendant au moins 24 heures. C'était une corvée car il fallait entretenir le feu toute la journée, le couvrir de cendre le soir, puis le faire redémarrer le lendemain matin. Nous faisons donc une grosse quantité de graisse à chaque fois.

Les desserts étaient rares et réservés aux jours de fêtes. Nous faisons alors souvent du riz au lait ou alors des crêpes. Nous avons souvent des arbres fruitiers qui nous fournissaient des pommes ou des poires, à la saison. Nous gardions aussi des pommes douces pour faire des desserts.

Les fruits, comme les bananes ou les tomates étaient très rares et chers. Cependant, quelques-uns cultivaient déjà des tomates entre les deux guerres pour en faire de la confiture.

Nous n'avions pas de réfrigérateur. Nous conservions nos aliments dans un garde-manger, protégé des mouches par un fin grillage, dans un endroit frais.

Le cidre était la boisson principale. Les jours de fêtes, le seul apéritif que nous connaissions était le vin blanc. Nous buvions aussi du café le matin, midi et soir, et en plus à chaque visite. On n'offrait jamais de café sans poser la bouteille de *goutte* sur la table.

Les tâches ménagères

La lessive était faite dans la cour ou bien dans la buanderie. Il y avait des lessiveuses de tailles différentes selon la grandeur de la famille. Pour faire bouillir le linge, on devait alimenter sans cesse le feu de bois, sous le trépied portant la lessiveuse. Un tube en forme de champignon dans le milieu de la lessiveuse diffusait l'eau bouillante sur tout le linge pendant plusieurs heures. Puis il fallait le rincer au lavoir.

En général, la veille au soir, on avait vidé le contenu du lavoir pour que l'eau soit propre le lendemain matin. Chaque hameau avait un lavoir. C'était un lieu de rencontres pour les femmes. Certaines maisons proches de la rivière avaient leur propre lavoir. Une fois rincé, le linge était mis à sécher dans les champs.

Les grandes lessives de draps étaient faites souvent par des lessivères dans de grandes cuves deux à trois fois par an.

Pour faire la vaisselle, nous utilisons une grande bassine car, en général, il n'y avait pas d'évier dans les maisons. Pour dégraisser les plats, nous n'avions pas de détergent. Nous faisons donc bien chauffer l'eau.

Pour repasser, nous n'avions pas de fer électrique. On faisait chauffer les fers dans l'âtre ou bien certains modèles se remplissaient de braises.

La médecine

Il y a eu un médecin à Nacqueville pendant quelques années. Mais, quand la maladie n'était pas trop grave, on se débrouillait avec les moyens du bord.

La plupart du temps pour se soigner, nous utilisons donc beaucoup de remèdes de « bonne femme » : des ventouses pour soigner les rhumes ou bronchites. Le médecin posait parfois des ventouses scarifiées : il faisait alors une incision en croix dans la peau et y posait la ventouse pour aspirer le mauvais sang.

La ouate thermogène imbibée de vinaigre servait de révulsif. Les cataplasmes à la farine de moutarde étaient utilisés pour des cas plus graves.

Certains fabriquaient du sirop de « colimaçons » en faisant dégorger des escargots et en mélangeant cette bave avec du sucre. En cas de coup de froid, un bol de lait chaud avec du miel aidait à se réchauffer.

La mère supérieure du couvent d'Urville qui avait fait des études de médecine, allait soigner les gens pour des maladies longues ou graves. Les religieuses gardes-malades assistaient parfois le médecin lors d'accouchement. Des femmes du village étaient « spécialisées » pour les accouchements et ce sont souvent elles que les gens appelaient.

Les bébés étaient emmaillotés, des pieds à la poitrine, pendant 7 ou 8 mois. Parfois, quand une femme ne pouvait pas allaiter, une autre nourrissait son bébé en même temps que le sien.

Nous avons vu le médecin plus souvent après l'épidémie de diphtérie en 1934. L'alerte a été donnée après qu'il y ait eu trois morts en 10 jours. Un médecin venait de Cherbourg et nous soignait avec des piqûres.

Les vêtements

En semaine, pour travailler, les hommes avaient des pantalons en coutil (un tissu très solide). Plus tard est apparu le velours. Aux pieds, ils portaient des sabots ou de grosses chaussures clouées. Les pêcheurs avaient des bottes en cuir montant jusqu'aux genoux qu'ils faisaient faire sur mesure. Les premières bottes en caoutchouc ne sont apparues que dans les années 30. Après la première guerre, beaucoup portaient des « sabots bretons », tout en bois avec le bout pointu. On mettait de la paille à l'intérieur et on fabriquait un bourrelet tressé placé sur le coup de pied pour ne pas se blesser.

A l'époque, nos grands-mères portaient des *bounettes* et avaient des gros jupons descendant jusqu'aux chevilles. Nos mères revêtaient des vêtements de couleur sombre un peu plus courts que ceux de leurs mères et portaient des sabots. Elles portaient des corsets, par-dessus leur chemise, pour maintenir le dos et le ventre. Ils faisaient aussi office de soutien-gorge.

A l'école, nous, les garçons, nous portions des blouses noires et des galoches, avec des semelles en bois. Les plus jeunes avaient des blouses plus claires. Nous, les filles, nous avions des blouses fantaisies, imprimées de fleurs, par exemple.

En cas de décès d'une personne proche, les femmes portaient le deuil pendant au moins un an, en s'habillant en noir. Les hommes portaient, eux, un brassard noir d'au moins 10 centimètres de large.

Le dimanche, beaucoup de femmes portaient une fourrure de renard en écharpe, ou bien des peaux de marte ou de putois. Les hommes arboraient toujours un chapeau. Nous avions très peu de bijoux, simplement une alliance ou une montre à gousset pour les hommes.

L'école

Etant, à l'époque, un village plus peuplé, Nacqueville disposait d'une école de filles et d'une de garçons situées sur les hauteurs du village. Le conseil municipal de Nacqueville s'était opposé à la réunion de ces deux écoles. Elles ont été détruites par les bombardements durant la seconde guerre.

A Urville, il n'y avait plus qu'une seule classe dès la fin de la première guerre. L'école actuelle d'Urville a conservé le même bâtiment.

Il devait y avoir une quarantaine d'élèves répartis dans les deux écoles de Nacqueville. La classe d'Urville comptait, en général, plus de trente élèves.

A Urville, une estrade surélevait le bureau de l'institutrice. Nous nous asseyions par deux à notre pupitre en bois muni d'un casier pour ranger nos livres et nos cahiers. Filles et garçons ne s'asseyaient pas côte à côte. Un tableau noir était fixé au mur. Un autre pouvait basculer sur un support. Les murs étaient ornés de grandes cartes géographiques : la France et ses reliefs, les départements français, etc...

Une armoire abritait des livres. Nous étions désignés à tour de rôle pour nous occuper du poêle, unique moyen de chauffage, au centre de la classe. Nous le remplissions de charbon et l'allumions avec le petit bois que nous apportions. Nous étions aussi chargés du nettoyage de la salle de classe. Nous arrosions le plancher à l'aide d'une boîte percée avant de balayer pour ne pas que la poussière s'envole. Le samedi, les plus grands déplaçaient les tables car c'était le jour du grand ménage.

Une grande lampe à pétrole éclairait la salle durant les heures sombres des mois d'hiver, avant l'arrivée de l'électricité, dans les années 30.

Nous utilisions une ardoise avec un crayon, en ardoise également. Dans nos cahiers, nous écrivions d'abord au crayon à papier puis nous repassions par-dessus à la plume. Nous avions un livre par matière étudiée, que nous devons rendre à la fin de l'année. Le matériel scolaire était fourni par l'école.

Les institutrices

Plusieurs institutrices se sont succédées à Urville pendant cette période : Mme Beauchamp, Melle Duval, Melle Doucet, puis Mme Laurent. Mme Doucet, une femme très grande, avait beaucoup d'autorité et était crainte de ses élèves. Elle donnait quelques coups de règles mais a réussi à faire passer le certificat d'études à certains élèves, ce qui n'était plus le cas depuis plusieurs années. Elle est partie après son mariage. A l'époque, il était admis que les enseignants soient sévères avec nous. La discipline était stricte. Nous craignons notre institutrice mais c'était une personne respectée et estimée dans le village.

Les élèves

L'école d'Urville accueillait les enfants de 6 à 12 ans en moyenne, tous Urvillais sauf quelques uns qui venaient de Nacqueville car, pour eux, cette école était plus proche que celle de leur commune.

A Urville, l'école était mixte, mais filles et garçons étaient séparés dans la cour de récréation par une ligne tracée au milieu. Nous, les filles, nous jouions beaucoup à la *gatte* : marelle (au grand désespoir de nos parents qui trouvaient que ce jeu abîmait les chaussures) ou à la ronde. Nous, les garçons, nous jouions plutôt aux billes ou à saute-mouton. Un marchand vendait des billes pas très loin de l'école.

Dans la cour, nous nous parlions souvent en patois, mais jamais en classe.

Quand le photographe venait pour nous prendre en photo, c'était un évènement. Nous soignons alors particulièrement notre coiffure et notre tenue.

Les cours

Les cours se déroulaient du lundi au samedi, le jeudi étant notre jour de repos. La journée d'école commençait à 8 heures (heure solaire) le matin.

Les vacances du mois de novembre et celles de Mardi-Gras duraient deux ou trois jours. Les vacances les plus longues étaient celles de Noël, qui duraient une dizaine de jours, et celles de Pâques, durant quinze jours. L'année scolaire finissait à la mi-juillet et reprenait en septembre.

Le midi, nous rentrions manger chez nous. Ceux dont la maison était trop éloignée allaient manger chez des parents habitant plus près de l'école. Nous allions toujours à l'école à pied, quelque soit la distance.

Dans la cour, le matin, le maître tapait dans ses mains pour que l'on se mette en rang avant d'entrer en classe.

Le programme était souvent établi pour la semaine.

Avant tout, il y avait un cours de morale qui consistait en une phrase écrite au tableau qu'il fallait recopier. Ou bien nous faisons 10 minutes d'instruction civique.

La matinée était plutôt consacrée aux exercices : du calcul, des dictées, du vocabulaire, etc.... Les leçons à apprendre, comme l'histoire et la géographie, étaient données l'après-midi. En géographie, nous devons apprendre par cœur les départements français et leur préfecture, les colonies françaises, le relief du pays, les fleuves et leurs affluents, etc...

Urville-Nacqueville dans les années 20 et 30

Les cours d'histoire débutaient par la période des Gaulois et s'étendaient jusqu'à la première guerre mondiale.

Le livre de « mots usuels » servait pour les leçons de vocabulaire. Ces mots étaient à connaître. Nous les apprenions en les assemblant par syllabes.

Nous écrivions à la plume, en faisant des pleins et des déliés.

Nous avons aussi des cours de sciences naturelles et des travaux pratiques : couture pour les filles, dessin pour les garçons. Pendant quelques temps, un soldat est venu nous donner des cours de gymnastique à l'école d'Urville.

Comme des élèves de tous âges étaient mélangés dans la classe, l'institutrice devait donner plusieurs cours en même temps. Pendant qu'elle s'occupait d'une section, les autres avaient des exercices à faire. Les élèves les plus grands pouvaient parfois aider les plus jeunes à lire.

La leçon du jour était apprise par cœur, chez soi, en vue de l'interrogation orale du lendemain matin. Les récitations, dont beaucoup de fables de la Fontaine, étaient à connaître également par cœur.

Chaque mois, nous avons une composition qui était notée sur dix. La maîtresse écrivait aussi une appréciation dans le cahier. L'addition de toutes les notes permettait d'établir un classement des élèves. Nous nous asseyions en classe selon ce classement. Tous les mois, nous devions faire signer notre carnet de correspondance à nos parents afin qu'ils y lisent les appréciations de la maîtresse.

Quand un élève ne connaissait pas sa leçon, l'institutrice lui donnait souvent des lignes à copier. Il devait parfois rester après l'école pour les écrire. Un coup de règle sur la tête ou les doigts permettait aussi à la maîtresse de nous rappeler à l'ordre. Elle punissait les plus petits en les envoyant au coin. A Urville, quand un élève bavardait, il devait mettre sa blouse sur la tête. Certains faisaient un trou dans le tissu pour pouvoir regarder à travers.

Pendant quelques temps, une jeune remplaçante a fait la classe. Elle n'avait pas beaucoup d'autorité. Par exemple, un jour où elle s'était absentée quelques minutes de la salle, un élève a installé une chaise sur le rebord de la fenêtre pour s'y asseoir...

Les derniers jours de l'année scolaire, une sortie était organisée. Nous allions alors nous promener à pied aux alentours, parfois jusqu'à la plage. Une fois, certains sont allés voir le lancement d'un sous-marin à l'arsenal, en prenant le tramway.

Le certificat d'études

L'institutrice sélectionnait les élèves qu'elle présenterait au Certificat d'études à Beaumont. Ceux qui n'étaient pas choisis pouvaient être présentés par leurs parents.

Urville-Nacqueville dans les années 20 et 30

Certains élèves n'ayant pas le niveau pour passer l'examen pouvaient redoubler l'année suivante. Lors des résultats, un classement de tous les élèves du canton était établi.

Très rares étaient les enfants qui poursuivaient leurs études au-delà du Certificat d'études. Nous avons quasiment tous commencé à travailler à l'âge de douze ans.

La religion

Lieux de culte

L'église du haut de Nacqueville avait été reconstruite par la famille Hersent en 1902. Ils étaient propriétaires du château de Nacqueville et possédaient une grande entreprise. Ils construisaient des digues, des quais, des ports... sans doute après avoir fait le canal de Suez, ils ont remplacé l'église de Nacqueville à leurs frais. Ils avaient fait construire en même temps un orphelinat tenu par des religieuses et accueillant des enfants de familles modestes.

Située sur les hauteurs, l'église de Nacqueville servait d'amer, de point de repère, alors les Allemands l'ont fait sauter durant la seconde guerre.

L'église d'Urville était située dans l'actuel cimetière. Actuellement, il n'en reste que le clocher. Un obus était tombé sur la charpente et la voûte s'était affaissée. A l'intérieur, deux barres en fer servaient de renfort pour éviter l'écartement. L'église était donc déjà abîmée. Alors, durant la seconde guerre, avec les bombes tombant autour et quand les chars américains sont passés à toute vitesse devant, les trépidations ont fait s'effondrer l'église.

Les Allemands avaient construit des écuries dans la rue Gambetta descendant vers la mer, en face de l'école d'Urville. Après la libération, la baraque, faite en béton avec des structures métalliques, a été démontée et transportée ailleurs par des Urvillais. Comme elle était très basse et longue de 30 mètres, ils ont récupéré tous les sacs de ciment restés dans les blockhaus et l'ont rehaussée de 50 centimètres tout autour. Elle a servi de lieu de culte jusqu'à la construction de la nouvelle église commencée en 1958 et ouverte en 1961.

A Urville, la cour du presbytère était beaucoup plus grande que maintenant. Elle a été réduite pour agrandir la route et le carrefour.

A Landemer, une toute petite chapelle était utilisée par les colonies de vacances. Une plus grande chapelle construite dans le bas de Landemer, sur un terrain du Dur Ecu, a été rasée par les Allemands.

A Eudal de Haut, une statue de Sainte Barbe représente la protection contre l'orage. C'était un lieu de prière.

Sur la commune de Nacqueville, la chapelle Saint Clair, inscrite aux Monuments Historiques, n'était pas utilisée dans la période de l'entre-deux-guerres. Un peu plus haut, sur la droite, une source était réputée pour ses vertus guérisseuses. Des personnes allaient y chercher de l'eau pour se laver les yeux.

Le curé

Il y avait un prêtre résident à Nacqueville et un autre à Urville. Le père Hue, décédé en 1938, officiait à Nacqueville. A Urville, l'abbé Feuardent (surnommé par les estivants Torquemada, inquisiteur du moyen âge), est mort en 1933. Il a été remplacé par l'abbé Taillandier, originaire de Hainneville. A partir de 1938, ce curé a pris en charge les deux paroisses. Il résidait au presbytère d'Urville.

L'arrivée d'un nouveau prêtre dans la paroisse donnait lieu à une grande cérémonie. Entre les deux guerres, l'abbé Taillandier a été accueilli à Urville. L'église était décorée pour l'évènement. Dans tout le village, il y avait des guirlandes et des fleurs en papier. Le doyen venait avec plusieurs prêtres dont quelques-uns de Cherbourg.

Dans les paroisses, le prêtre avait de nombreuses activités. Il s'occupait, entre autres, du catéchisme. Durant les grandes vacances, les demoiselles Desdouy le remplaçaient à cette tâche. Elles venaient en vacances à Nacqueville et faisaient réciter les leçons.

La pratique religieuse

Une grande partie d'entre nous assistait aux offices religieux. A Nacqueville, le père Hue était un érudit plutôt libéral. A Urville, l'abbé Feuardent était beaucoup plus directif. Sans doute pour cela, la pratique religieuse des Urvillais était, à l'époque, un peu plus importante. Cependant, nous restions libres de pratiquer ou non. A cette époque, les non pratiquants n'étaient pas mal jugés par les autres. Il n'y avait pas d'hostilité particulière.

Tous les jours, il y avait un office à 7 heures le matin. Les enfants de chœur allaient y répondre la messe, avant d'aller à l'école. Le dimanche, vers 7h30-8h, avait lieu la petite messe. Beaucoup de mères de famille y assistaient pour être libérée le reste de la matinée. C'était une messe lue, non chantée.

La grand'messe, qui débutait à 10h30, était chantée et plus longue. Elle commençait par l'aspersion, puis se déroulait de manière traditionnelle, mais en latin. Seul le sermon était en français.

Tous les dimanches, le curé bénissait un pain, offert par une famille. Parfois, c'était une brioche. Le sacristain passait ensuite dans les rangs pour en distribuer des portions aux fidèles. Quand on avait un malade dans la famille, on apportait un pain que l'on faisait bénir afin de le partager avec le malade.

Tous les dimanches, les filles de la paroisse faisaient la quête à la messe. C'était un honneur pour elle et l'occasion de sortir une toilette ou un chapeau. Pour aller à la messe, toutes les femmes portaient un chapeau et les grands-mères, des *bounettes*. Les femmes aisées avaient même une petite violette. Aucune ne serait rentrée dans l'église sans chapeau.

Le dimanche après-midi, on retournait à l'église pour les vêpres, composées de psaumes accompagnés à l'harmonium. Il y avait souvent moins de fidèles qu'à la grand'messe.

Nous nous confessions surtout à l'occasion de fêtes religieuses, communions, mariages... Mais c'est à Pâques qu'il y avait le plus de monde. Néanmoins, pour ceux qui le désiraient, le curé confessait tous les samedis.

Il y avait des missions tous les quatre ou cinq ans. Pendant une semaine, des missionnaires venaient et officiaient le soir. L'un d'eux était le père Erbo. Un autre s'appelait Dumesnil. La mission consistait en une formation religieuse sur un thème donné. Beaucoup de monde y assistait, même ceux qui n'allaient pas régulièrement à la messe.

Beaucoup d'entre nous faisaient le pèlerinage de Biville, le 19 octobre. Certains s'y rendaient à pied pour assister à l'office du soir.

Pendant le carême, seuls les plus pratiquants faisaient le jeûne. Par contre, tout le monde respectait le vendredi maigre. Le soir, avant le coucher, nous prions parfois ensemble. Avant les repas, les plus croyants disaient le bénédicité. Dans les maisons, il y avait de nombreux objets pieux et nous faisons quasiment tous la croix sur le pain avant de l'entamer. C'était surtout par respect du pain car il était le symbole de la nourriture et donc de la vie. En plus, il était difficile à gagner.

Deux fois par semaine, après l'école, de 11 heures à midi nous allions au catéchisme, dans l'église. Nous avons régulièrement des compositions à rédiger dont le thème pouvait être : « Décrivez la vie de notre seigneur Jésus Christ depuis sa naissance jusqu'à sa mort. » A Urville, nous étions assis sur les agenouilloirs, et nous écrivions sur les bancs.

Nous devions apprendre par cœur les questions et les réponses contenues dans un livre. Les plus âgés pouvaient lire *Le pèlerin*, un magazine et *la Croix*, un quotidien.

Le curé proposait à certains garçons allant au catéchisme de devenir enfants de chœur. Ils étaient toujours une dizaine. D'abord, deux petits, puis les chanteurs des versets, deux qui répondaient la messe, le cérémoniaire qui transportait le livre des évangiles, le thuriféraire portant l'encensoir. Le père Feuardent leur posait des questions depuis la chaire, pendant la messe. Cela concernait souvent le contenu du sermon du dimanche précédent afin de vérifier s'ils avaient été attentifs pendant l'office.

Les mouvements de jeunesse, comme la JAC (Jeunesse Agricole Catholique), existaient juste avant la guerre. Ils organisaient des réunions. Il y avait deux sections par paroisse : la JAC pour les garçons et la JACF pour les filles. Cela se faisait par étapes : les plus jeunes assistaient aux réunions de la « pré-JAC », puis rejoignaient la JAC vers 16 ans.

A Urville, avant la création de la JAC, la Jeunesse Catholique se réunissait tous les dimanches après les vêpres pour faire une collation au presbytère. Nous nous retrouvions pour discuter, jouer aux cartes... Aussitôt après la guerre de 14, la Jeunesse Catholique à Urville avait de l'importance. Nous recevions des conférenciers répertoriés dans un cahier dans lequel était résumé le contenu des conférences. Quand il n'y avait pas de conférencier, l'abbé Feuardent faisait des discours.

Les fêtes religieuses

Les fêtes patronales étaient célébrées le dimanche le plus près du jour du saint. La Saint Laurent, fête patronale de Nacqueville, était célébrée à l'église et dans le village. A Urville, la Saint Marin était juste marquée à l'église mais ne donnait pas lieu à une fête populaire.

Habituellement, lors de la fête-Dieu, fête du Saint Sacrement, il y avait une procession. Mais, pendant que l'abbé Feuardent officiait à Urville, il n'y a pas eu de procession du Saint Sacrement, sauf avant la guerre de 14. C'est l'abbé Taillandier qui a instauré de nouveau les processions pour la fête-Dieu à Urville.

Dans les villages, nous installions alors des guirlandes, décorions le parcours et installions des reposoirs que nous ornions de fleurs naturelles ou en papier. Dans les marais, nous allions couper des iris pour dessiner des rosaces sur le sol. Les alentours des reposoirs étaient décorés de belles *canes* en cuivre et les habitants suspendaient leurs plus beaux draps ornés de fleurs le long du parcours.

A la Sainte Barbe, il y avait aussi une procession avec des reposoirs.

A la Toussaint, les vêpres ordinaires étaient suivies des vêpres des morts. Le sacristain, qui sonnait le glas toute la soirée, passait ensuite faire sa quête dans les maisons.

Les cérémonies

- **Les baptêmes**

On baptisait les bébés très tôt après leur naissance, surtout lorsqu'ils étaient un peu frêles. Certains étaient même baptisés le jour même de leur naissance, mais, en général, la cérémonie avait lieu quelques jours après. Cela donnait lieu à une fête familiale très restreinte, avec simplement parrain et marraine. A la sortie de l'église, nous, les enfants, nous attendions pour recevoir des dragées. Les enfants de chœur pouvaient, eux, recevoir quelques pièces, ainsi qu'à la sortie des mariages.

L'ondolement était une sorte de pré-baptême que l'on pratiquait si le parrain ou la marraine habitaient loin ou avait un empêchement ou encore en cas de grande faiblesse du nouveau-né, ne permettant pas de le transporter jusqu'à l'église. L'ondolement ne comportait pas tous les sacrements du baptême.

- **Les communions**

Pendant la semaine qui précédait notre communion, nous faisons trois jours de retraite de communion au presbytère. Le jour de la cérémonie, étaient présents les renouvelants, ceux qui avaient communié l'année d'avant, et les aspirants, qui devaient communier l'année d'après.

Un peu avant la communion, nous devions passer un examen devant deux prêtres : le doyen et un autre prêtre du canton qui nous questionnaient. Le premier reçu à l'examen marchait en tête lors de la procession.

A Urville, cette procession commençait au presbytère, allait jusqu'à l'église et ramenait les communiants au presbytère après l'office. Le sacristain, portant la croix, ouvrait la procession. Il était suivi de tout le clergé, puis des trois chantres en chape dorée.

Après la communion solennelle, nous pouvions continuer le catéchisme que l'on appelait le catéchisme de persévérance. On y apprenait surtout l'histoire Sainte.

Tous les quatre ans, l'évêque se déplaçait jusqu'à Beaumont pour la confirmation des communiants. Nous devions alors retourner au catéchisme, pendant trois mois avant la cérémonie, afin de pouvoir répondre aux questions de l'évêque.

- **Les mariages**

A cette époque est apparue la robe blanche pour les mariées. En effet, auparavant, toutes les femmes se mariaient en noir. La cérémonie de mariage se déroulait dans la matinée d'un mardi ou samedi. Depuis la mairie, nous partions en cortège jusqu'à l'église pour la messe de mariage.

- **Les enterrements**

Le jour de l'enterrement, le clergé partait en cortège chercher le corps à domicile. Le cercueil était porté à bras, par quatre hommes, des voisins ou amis, jusqu'à l'église. La famille du défunt, et les personnes désirant assister à la cérémonie, suivaient à pied, derrière le cercueil. Souvent, toutes les familles de la commune avaient au moins, un représentant. Elles avaient été prévenues du décès par une personne chargée par la famille du mort de passer dans les maisons pour annoncer la nouvelle et inviter à l'enterrement.

Il y avait plusieurs classes d'enterrement. Selon la somme que la famille pouvait consacrer à la cérémonie, l'importance et la beauté des ornements variait. Seules les familles riches pouvaient s'offrir un enterrement de première classe.

Lors des inhumations, les enfants de chœur et les chantres recevaient une petite rétribution, de la part du prêtre, prise sur les honoraires de l'inhumation.

La guerre

Souvenirs de la guerre de 1914-1918

Les anciens combattants de la première guerre qui se retrouvaient lors des repas de batteries échangeaient leurs souvenirs de guerre et de captivité. Ils nous racontaient aussi les conditions de vie difficiles qu'ils avaient subies. Certains avaient appris quelques mots allemands en captivité ce qui leur a été utile lors de la deuxième guerre.

Les cérémonies du 11 novembre étaient très solennelles. Il y avait d'abord une messe pour les morts de la guerre, puis un défilé avec le drapeau français en tête. Il y avait même encore des anciens combattants de la guerre de 1870. Les noms des morts pour la France étaient appelés à voix haute. Nous, les enfants, nous chantions la Marseillaise et nous déposions chacun un bouquet de fleurs, à tour de rôle. C'était un geste symbolique.

La deuxième guerre mondiale

Dès 1938, des tirs d'essai avaient déjà lieu depuis la batterie de Nacqueville Haut et celle d'Amfreville, pour tester le matériel. On nous demandait alors d'ouvrir nos fenêtres pour éviter que le souffle de l'explosion ne brise les vitres.

La déclaration de guerre du 3 septembre 1939 n'a pas été une grosse surprise pour nous. Nous vivions déjà dans la hantise de la guerre. Les jeunes qui venaient de finir leur service militaire ont été rappelés aussitôt. Les réservistes avaient un fascicule mentionnant le lieu où ils devaient se rendre en cas de guerre. De plus, des affiches mises sur les panneaux d'affichage donnaient l'ordre de mobilisation. Des soldats français se sont alors regroupés pendant quelques jours dans une ferme du Marais de Bas pour qu'on leur fournisse leurs uniformes et pour attendre les ordres. Les chevaux ont été réquisitionnés parmi les agriculteurs. Jusqu'en mai 1940, il ne s'est rien passé, on disait qu'il n'y avait rien à signaler. C'était la « drôle de guerre ».

En mai 1940, la Belgique a été envahie. Quelques réfugiés du Nord ou de l'Est de la France sont venus à Urville et Nacqueville. La défaite française, très rapide, nous a démoralisé. Des soldats originaires d'Urville et de Nacqueville ont été faits prisonniers. Il n'y a pas eu d'affrontements dans les deux communes. Par contre, il y eu des combats au niveau du pont de Martinvast.

L'arrivée des Allemands n'a pas rencontré de résistance de la part des habitants. Nous étions très abattus et nous avions très peur d'eux. En effet, beaucoup de bruit courrait sur leur compte. On disait que c'était des barbares. En réalité, beaucoup d'entre eux se sont conduits de façon correcte avec nous.

Cependant, au début de l'Occupation, les Allemands se comportaient en maîtres, il n'était pas question de leur résister.

La vie sous l'Occupation

Les soldats allemands logeaient chez les habitants. Ils ont surtout occupé des villas du bord de mer. A Christo, il y avait trois baraquements. Ils pouvaient occuper aussi les granges. Pour que les soldats français se rendent, ils menaçaient de s'en prendre à leur famille. Presque tous les officiers parlaient très bien le français, ce qui facilitait la communication.

Ils ont occupé le Nid, qui était un orphelinat tenu par des religieuses, parties peu après leur arrivée. Le château de Nacqueville, les fermes des alentours ainsi que le Fort ont été occupés pendant toute la durée de la guerre. Le château servait de kommandantur. On y trouvait aussi des médecins allemands. La mairie était utilisée par les Allemands qui donnaient des ordres au maire.

Ils ont réquisitionné des chevaux appartenant aux habitants. Nous devons aller les conduire à Valognes où ils les sélectionnaient.

Ils réquisitionnaient aussi des travailleurs parmi les hommes des deux communes pour effectuer diverses corvées comme par exemple, charger du sable pour construire les blockhaus. C'est le maire qui était chargé du recrutement des travailleurs. De nombreux blockhaus ont ainsi été construits à Urville et à Nacqueville, surtout le long de la mer. Il y avait, en plus, des TODT, des travailleurs venus d'autres régions ou d'autres pays logés dans des casernes à Cherbourg.

A la Valette, une batterie de DCA française qui avait été installée en 1938 a été démontée par les Allemands. Au hameau Christo, il y avait une batterie allemande.

Pour nourrir et ravitailler leurs troupes, les Allemands faisaient des allers-retours entre la pointe et Cherbourg. Ils achetaient aussi du beurre et du lait dans les fermes. Il nous était très difficile de refuser de leur vendre nos produits.

Nos rapports avec les Allemands n'étaient, généralement, pas mauvais. Cependant, une femme qui avait refusé d'obéir et qui avait craché sur un soldat allemand a été enfermée en prison, à Troyes. De plus, comme des fils avaient été coupés un jour, les Allemands ont réquisitionné des civils pour garder les lignes téléphoniques et empêcher ainsi de nouveaux sabotages.

Les postes de radio devaient être déposés en mairie, mais beaucoup ont conservé le leur afin d'écouter Radio Londres en cachette. Il fallait également donner ses fusils à la mairie, même si certains ont caché le leur pendant la durée de la guerre.

Les rassemblements publics étaient interdits. Parfois, des groupes de trois personnes qui discutaient étaient dispersés car ils étaient considérés comme un rassemblement. Toutes les fêtes, comme les fêtes-Dieu, par exemple, étaient beaucoup plus surveillées.

Le soir, à partir de 9 heures, il était interdit de sortir de chez soi. De plus, il fallait qu'aucune lumière ne filtre des fenêtres. On bleussait donc les vitres. Cette mesure était

destinée à ne pas donner de point de repères aux avions alliés. Les pêcheurs devaient demander une autorisation pour prendre la mer. Il leur était interdit de s'éloigner trop du rivage.

Pour faciliter la vie des hommes qui se cachaient afin d'éviter d'être faits prisonniers, certains confectionnaient de fausses cartes d'identité. Cela a rendu service à quelques personnes.

Notre vie quotidienne était soumise à de nombreuses restrictions, qui concernaient tous les produits de consommation courante. La qualité à laquelle nous avons droit dépendait de notre âge et de notre activité. Ainsi, les enfants et les travailleurs de force avaient droit à une portion plus importante. Pour pouvoir acheter une marchandise, nous devions présenter une carte de rationnement. A la fin de la guerre, beaucoup de faux tickets circulaient. Il y avait beaucoup de trafics et de troc. Des personnes abattaient clandestinement des bêtes (des cochons ou des veaux) et les vendaient, sans ticket. Les agriculteurs faisaient souvent du beurre en petite quantité, pour leur propre consommation ou pour vendre ou échanger contre d'autres marchandises. Le reste du lait était confié, comme à l'habitude, au laitier qui passait normalement pendant la guerre. Il fallait aussi des bons pour le cuir ou pour les chaussures.

Comme les quantités n'étaient pas suffisantes, on se débrouillait avec les moyens du bord. On faisait par exemple du café avec de l'orge grillé ou du savon avec du suif et de la soude, parfois parfumé avec un brin de laurier. Pour remplacer le sucre, on utilisait souvent de la saccharine. Mais, d'une façon générale, à la campagne, nous mangions à notre faim, ce qui n'était pas toujours le cas en ville où les produits de la ferme n'étaient pas disponibles.

Les bombardements

Les avions alliés sillonnaient le ciel de la Hague la nuit. Plusieurs avions sont tombés sur le territoire d'Urville et Nacqueville. Un avion anglais est tombé en mer, juste après son décollage et un autre petit avion de reconnaissance touché par les tirs allemands, s'est également abîmé en mer. Les pilotes des avions ont été tués. Au hameau Nicolle, un avion s'est crashé, après avoir perdu une aile au hameau Eudal. Les trois aviateurs ont été tués. Il nous arrivait de trouver des corps d'aviateurs au bord de la plage. Un autre avion s'est également écrasé dans le marais. Son pilote a été fait prisonnier.

Des pêcheurs français ont parfois été pris pour cible par des aviateurs anglais car ceux-ci pensaient qu'il pouvait s'agir de manœuvres allemandes.

Urville et Nacqueville ont subi de nombreux bombardements début juin 1944. Le hameau Christo a été touché (il y a eu trois morts) ainsi que le Bas d'Urville que les bombardiers ont manqué en partie puisque 1 500 bombes sont tombées à la mer. La plupart du temps, nous étions avertis des bombardements par les alliés grâce à un signal lumineux tiré d'un avion.

Le bombardement du Hameau aux Fèvres, à Gréville eut lieu la même nuit et tua 15 personnes. La seule survivante, une petite bonne, fut retrouvée saine et sauve au hameau

Christo. Un deuxième bombardement toucha une villa près de l'école, dans le bourg d'Urville et tua trois personnes. Il atteint aussi la rue Saint Jean et fit deux victimes. Le Village Normand, lui, fut entièrement détruit. Néanmoins, il n'y eut pas de victime civile.

Pour se protéger des bombardements, certains d'entre nous avaient construit des abris.

L'église du haut de Nacqueville qui pouvait servir de point de repère aux avions a été dynamitée par les Allemands. Le Nid, les deux écoles et la mairie ont eux, été détruits par des bombardements.

Le Débarquement et la Libération

Après cette série de bombardements, nous nous attendions au Débarquement. L'arrivée des Américains, le 28 juin, n'a rencontré aucune résistance. Il n'y a pas eu de combat à Urville ni à Nacqueville. L'église d'Urville, déjà abîmée par les bombardements s'est effondrée suite au passage des chars américains, dans la nuit.

Nous avons très bien accueilli les Américains. Deux soldats américains ont joué la Marseillaise sur un piano, dans une maison. Des habitants ont voulu chanter mais ne se rappelaient plus les paroles, probablement à cause de l'émotion.

Après la Libération, certains d'entre nous se sont rendus à Cherbourg pour participer à une fête célébrant la victoire des Alliés.

Quelques jours après le Débarquement, une ferme du Marais de Bas en activité a été dynamitée par les Alliés pour permettre à leurs avions d'atterrir sur le terrain d'aviation de Querqueville. Les propriétaires de la ferme ont été expropriés.

Les tickets de rationnement ont continué à être utilisés jusqu'en 1947. Les personnes sinistrées devaient déclarer les dégâts qu'elles avaient subis. Il y avait eu beaucoup de destruction à Urville et à Nacqueville, surtout pendant les quelques jours qui ont précédé la Libération. Les réparations financières ont été parfois longues à arriver.

Tous les prisonniers des deux communes sont revenus après la guerre sauf un, décédé en captivité. Un autre homme est mort dans l'explosion d'un bateau et un autre en tant que déporté du travail.

Après la Libération, un camp américain s'est installé car un câble téléphonique qui reliait la France aux Etats-Unis arrivait à Urville. Ils pouvaient ainsi communiquer avec leur pays. Des séances ont été organisées dans ce camp, qui comportait une salle des fêtes. Un pipe-line débouchait sur la plage et avait été fermé après guerre. Cela ne nous empêchait pas de venir avec nos récipients pour récupérer de l'essence au moment de la marée montante !

Les nombreuses mines disséminées dans les champs ont causé la mort d'un homme. Par ailleurs, un enfant a été tué alors qu'il jouait avec un obus et d'autres personnes furent blessées lors d'accidents du même type. Des animaux furent aussi tués par des mines.